



Association
Prix de la Nouvelle
Francophone Inédite

Texte de Nadia BOUKHALFA 2ème Prix 2025

A deux pas d'ici

Il était 20h15 quand je suis venue déposer un baiser sur ton front endormi. Une faible veilleuse éclairait tendrement ton visage poupin et tes belles boucles dorées glissaient sur tes joues. Je suis restée quelques minutes à ton chevet, rythmant mes respirations sur les tiennes. Ma douce petite fille, 9 ans déjà que tu m'apportais la sérénité qui m'avait tant manqué.

J'étais prête à m'en aller à reculons, doucement, pour ne pas t'éveiller, lorsque mon regard fut attiré par quelque chose de lumineux. Sur la table de chevet, éclairée par la lumière changeante de ta veilleuse, une petite boule en résine bleue était posée. Elle prenait des teintes plus ou moins intenses ou pailletées en fonction de l'alternance de lumière qui l'éclairait.

Je ne rêvais pas, c'était bien elle. Où avais-tu pu trouver cet objet chargé de tant de souvenirs ? Je pensais l'avoir perdu depuis si longtemps. Je regagnais le salon, encore troublée d'avoir vu cet objet dans ta chambre.

Demain tu te réveilleras et je sais ce que tu me demanderas. Alors il me faudra te raconter. Je ne savais pas par où je commencerai et pourtant je savais que ce moment arriverait. A quel moment l'histoire individuelle devient le patrimoine familial ? Nos récits de vie n'ont de frontières que les barrières qu'on veut bien leur mettre. Et je crois que ce soir-là j'étais décidée à les abolir toutes quoi qu'il m'en coûte. Il me fallait mettre de l'ordre dans mes idées, trouver les mots justes pour bien raconter, ne pas effrayer sans pour autant édulcorer. Je prenais une feuille et un stylo. Poser sur le papier mes mots était probablement le meilleur moyen d'y arriver.

Je suis arrivée en France en bateau le 15 juillet 1994 par le port de Marseille. Il y avait des confettis et des serpentins au sol. La ville était encore endormie, après « la fête nationale » de la veille, groggy par trop d'excès. Moi j'avais à peine 9 ans, comme toi aujourd'hui ma petite Leïla. Nous avons rassemblé quelques bagages avec mes parents. Ce que nous avons pu faire tenir dans des valises, toujours trop peu quand on s'exile. Nous avons remonté la Cannebière, je m'emmêlais les pieds dans les serpentins colorés. Perdue dans mes pensées, je réalisais avec difficultés qu'ils avaient pu être à la fête ici, alors que la veille je pleurais dans les bras de ma meilleure amie. Aujourd'hui, c'était son anniversaire, sa fête à elle aussi, mais je ne serai pas là. Je ne serai plus là, pour plus rien là-bas. Je quittais sans retour ce pays où j'avais mes repères, le pays de mon père, pour rejoindre celui de ma mère que je n'avais connu que pour quelques vacances l'été. On ne voulait plus de ma mère là-bas, c'était trop dangereux. Mais voudrait-on bien de mon père ici ?

Et moi, j'étais quoi ?

Nous avons trouvé un logement après quelques mois difficiles. Nous faisons partie de la classe plutôt aisée en Algérie et nos premières nuits sur un vieux clic-

clac défoncé me laissaient croire avec angoisse que nous étions devenus pauvres. Maman pleurait souvent et se démenait beaucoup. Il fallait comprendre qu'ici nous étions en sécurité et en vie. Je ne voyais pas vraiment ce qui avait pu être si dangereux avant.

Je n'avais pas réalisé que lorsque papa avait fait remplacer la porte de notre appartement par une porte blindée à triple écrou, ça n'était pas ordinaire. Je n'avais pas compris que si nous condamnions les fenêtres de notre balcon avec une grille en fer, c'était pour que « les Ninjas », le groupe d'intervention spécial de l'armée, ne pénètrent pas dans notre maison, à la recherche de potentiels terroristes cachés. Je n'avais pas réalisé les conséquences de l'assassinat du président Boudiaf en pleine assemblée, qu'avaient pleuré pendant de longues heures mes parents.

J'ai pourtant souvenir d'un incident qui m'avait réellement troublée. C'est le jour où une institutrice est rentrée dans ma classe, s'est mise à genou en hurlant qu'on avait assassiné son mari dans la cage d'escalier de son immeuble. Deux balles dans la tête alors qu'il revenait tranquillement de la boulangerie, son pain sous le bras. Ma maîtresse à qui on ne connaissait aucun semblant d'humanité, tant elle nous frappait fort avec sa règle en fer, nous imposant quotidiennement des humiliations, méprisant tout ce que je pouvais représenter en tant que française et s'efforçant à m'imposer toujours les mêmes notes catastrophiques quelque soient mes efforts ; Elle qui giflait les élèves qui sautaient par deux les marches et qui avait dit à mon père que j'étais attardée, qu'il n'y avait rien à récupérer chez moi ; Cette même maîtresse, si monstrueuse à nos yeux, s'agenouilla au milieu de la classe, prit dans ses bras sa collègue et se mit à son tour à pleurer. Alors seulement cette fois-là, j'ai eu peur. Leur immeuble n'était pas si loin du mien. Ça aurait pu être mon père.

Maman allait perdre son travail, les autorités algériennes ne pourraient pas assurer sa sécurité, elle n'avait même plus le droit de se montrer à la fenêtre de peur d'être repérée des terroristes. Alors, on avait fait nos adieux à la famille de mon père. Je portais encore au cou la main de fatma en or que m'avait offerte mon oncle les yeux embués de larmes. « Ça te protégera du mauvais sort ». Mais même à ce moment-là, je ne réalisais pas que pendant de longues années, il me faudrait tirer un trait grand comme la méditerranée, entre là-bas et ici.

Et pourtant, j'ai grandi. Et si le temps n'efface rien, il égrène ses minutes inexorablement. Il y a des choses contre lesquelles on ne peut rien et arrêter le temps aurait été vain. En arrivant à l'école, j'avais peur. Je n'avais connu que l'instruction algérienne très stricte qui m'avait traumatisée et l'idée de risquer d'être en échec m'empêchait de dormir les veilles de rentrée. Pour mon premier jour d'école, maîtresse Régine m'avait accueillie avec beaucoup de bienveillance. Elle avait connu ma mère lorsque celle-ci avait été enseignante. Je voyais dans cette occasion inespérée, la possibilité d'être aimée plus que les autres, d'être protégée, de ne pas échouer. L'espoir dura jusqu'à la première dictée. Ma feuille sur ma table criblée de ratures rouges me fit monter les larmes aux yeux. Un flot continu que personne n'arrivait à endiguer. La maîtresse ne m'aimait plu. J'étais condamnée aux mauvaises notes et aux humiliations. Je n'entendais pas les mots de réconfort de maîtresse Régine. Je n'y croyais plu. Elle fit sortir la classe pour la récré et me gardait seule. Double peine pour moi, j'aurai tant voulu en cet instant disparaître à jamais. Elle me demanda alors de sa voix douce :

-Sais-tu écrire ton prénom en arabe ? »

Quelle question étrange ! Bien évidemment que je savais.

« Peux-tu l'écrire au tableau ? »

Je m'appliquais sur l'estrade, face au tableau noir, pour dessiner à la craie chaque lettre de mon prénom quand les élèves commençaient à rentrer.

Je les entendais : « qu'est-ce qu'elle fait ? », « C'est beau ».

-Vous voyez les enfants votre camarade a écrit son prénom en arabe. Elle est la seule ici à savoir le faire. On peut l'applaudir. »

Je ressentis un immense sentiment de fierté et elle ajouta à mon oreille avant que je m'en aille sous le regard admiratif de mes camarades : « Et pour l'orthographe, tu apprendras ». Mais les jours de soleil laissent invariablement la place à la pluie. La vie est ainsi faite. Les années au collège me rappelèrent trop vite la réalité cruelle du monde. Dans le car qui me ramenait chez moi, j'avais suscité l'intérêt, dans un premier temps, des élèves du privé qui partageaient les transports scolaires avec ceux du public. Et puis, quand au premier désaccord, ils se liguèrent contre moi, je les vis du trottoir dessiner sur les vitres poussiéreuses du car « sale arabe ». Je rentrais déconfite à la maison accompagnée par un camarade qui me consolait comme il pouvait de la bêtise humaine contre laquelle on ne pouvait rien.

Je traînais péniblement mes journées tel un fardeau. Il n'y avait bien que les cours de français pour me distraire. Je m'épanouissais notamment dans l'écriture des rédactions que nous donnait Madame Bachet, au point d'écrire celles de mes camarades pendant la récré. J'avais mon petit cercle d'amis et nous tentions de nous protéger des ravages de l'adolescence autant que possible. L'Algérie occupait souvent mes pensées et surtout mes nuits. Je revoyais les ponts suspendus de Constantine. Je me voyais descendre la pente qui me menait de l'école à l'appartement sur les vieux bidons d'huile coupés qu'on utilisait comme des luges quand il neigeait. J'y avais vécu heureuse. Je gardais sur le bout de la langue la

saveur des « créponnés » au citron, ces sorbets en forme de glaces à l'italienne, que nous avions rebaptisées et que le glacier prenait le temps de faire couler sur son cornet très lentement, le regard en biais, nous observant saliver avec un air goguenard, si impatients que nous étions de savourer ce goût unique sucré et glacé des « créponnés ».

Et puis un jour, l'Algérie s'invita au JT de France 2. Un massacre dans un village. Ils avaient égorgé femmes, enfants et vieillards, ne laissant presque aucun rescapé, sauf une jeune fille. Une adolescente de presque mon âge qui s'était cachée sous la dépouille de son grand-père et qui avait réussi à ne pas crier quand les terroristes la frappèrent avec une barre de fer pour s'assurer qu'elle était belle et bien morte. Elle est restée là, prostrée, des heures durant. Les hommes étaient absents, partis célébrer les résultats quelconques d'une équipe sportive et le contingent de soldats à proximité n'était pas intervenu. Les hommes de retour n'avaient plus eu que leurs larmes pour survivre au désastre. Face à cette jeune adolescente, seule témoin de la barbarie humaine qui avait ravagé à jamais sa vie, les mots n'étaient plus d'aucun secours.

Cette histoire vint hanter mes nuits pendant des mois. Je rentrais dans ce village désert. Un village paysan fait de petites maisons en terres cuites rouges. Le silence pour seul compagnon. J'avancais doucement jusqu'à entendre un bruit. Un bruit étouffé, un appel. Je me rapprochais d'une maison d'où le bruit se faisait plus audible, jusqu'à franchir la porte d'entrée. Au milieu de la pièce principale, un trou béant, noir et immense. Le son provenait de là, il m'appelait par mon nom. C'était Amina, ma meilleure amie. Elle m'implorait de la sauver. Je tendais le bras et touchais le bout de ses doigts sans réussir à attraper sa main, jusqu'à ce que d'un

coup, son visage m'apparaisse et que dans un dernier cri, elle m'accuse de l'avoir abandonnée et laissée pour morte avant qu'elle ne disparaisse définitivement dans le grand trou noir, où mes hurlements se faisaient l'écho du néant. Je me réveillais chaque nuit de ce cauchemar le corps transi de sueurs froides ne sachant plus distinguer la frontière entre le rêve et la réalité. Je mettais des heures à me rendormir, terrorisée à l'idée de revoir à nouveau ces images. Qu'était-elle devenue Amina ? Je ne parlais à personne de ce cauchemar qui, à intervalle régulier, venait me hanter.

Pendant mon année de 3^{ème}, nous nous préparions tous au brevet. Pour nous entraîner, le collège avait décidé de faire une session d'épreuves blanches. Nous étions tous rentrés dans la salle, intimidés. Les sujets de français avaient été placés au centre de chaque table, face cachée. Sur le coin droit étaient disposées des feuilles quadrillées pour la version définitive et dans le coin gauche des feuilles roses pour nos brouillons.

« Il est 15h vous pouvez retourner vos sujets. Vous avez deux heures. »

Le sujet de la rédaction consistait à écrire à la manière d'un journaliste, un article de presse sur un fait d'actualité. Sans m'y être vraiment préparée j'engageais les premiers mots sur ma feuille et ne relâchais mon stylo qu'à la fin des deux heures. Le titre de mon article « Algérie j'écris ton nom » racontait le massacre, mes souvenirs, mon exil et mon cauchemar. Tout y était d'un coup. J'avais déversé en deux heures ce qui m'étouffait depuis des années. L'article devait être anonyme, mais voulant laisser une empreinte journalistique j'y avais apposé mes initiales. Mon texte ne laissa pas indifférent le corps enseignant. Je fus convoquée rapidement par ma professeure de français. Une enseignante pour qui j'avais beaucoup d'admiration et dont j'attendais les cours avec impatience au sortir de ceux de mathématiques que

j'avais en horreur. Je m'y rendais malgré tout un peu angoissée, craignant une mauvaise note, des reproches, toujours empêtrée dans cette peur incontrôlable de l'échec et du manque de confiance en moi.

« Nous savons que cette rédaction est de vous. Vous avez laissé vos initiales.

- Je voulais tenter de faire quelque chose qui puisse ressembler au style des journalistes, parfois ils indiquent leurs initiales.

- Je comprends, mais les textes doivent rester anonymes. Il faudra y penser pour le brevet. Mais je ne vous ai pas fait venir pour ça. Votre rédaction nous a subjugués et profondément émus. Nous voulions vous demander si vous accepteriez qu'elle soit lue aux autres classes et publiée dans le journal de l'école à titre d'exemple. »

J'étais abasourdie et un peu gênée, mais j'acceptai. Mes camarades furent nombreux à m'interroger, alors je racontais. Je brisais la frontière du silence dans laquelle je m'étais enfermée. Je me sentais libérée d'un poids.

Durant l'été qui suivit, je suis allée au bord de la mer. La méditerranée à perte de vue. J'ai mis mes pieds dans l'eau et j'ai regardé longtemps l'horizon. Les vagues léchaient mes pieds, puis se retiraient, m'envahissant à intervalle régulier de fraîcheur. Assez pour avoir les idées claires et regarder par-delà la mer. Je l'imaginais, comme moi, mon amie Amina, laissant les vagues glisser sur ses pieds et regarder par-delà et je me plaisais à croire qu'elle aussi pensait à moi.

Je pris un peu d'eau dans un bocal et le soir venu je déversai l'eau de la méditerranée dans une petite boule en résine que j'avais façonnée. La cavité par laquelle je versai l'eau en durcissant, avait laissé deux traits disjoints qui à leurs

extrémités se rejoignaient, formant comme deux êtres qui s'enlaçaient. Ma petite boule bleue éloigna à jamais les cauchemars de mes nuits et je me plaisais à penser que les frontières ne sont faites que pour être franchies et que rien, ni personne ne peut faire taire ce qui peut être dit.

Il était 7h30 du matin quand je lâchais mon stylo sur ces derniers mots. J'avais écrit toute la nuit. Dans les escaliers j'entendais les petits pas de Leïla. Elle m'apparut, les cheveux ébouriffés dans son pilou pilou chat, les yeux encore endormis, les joues froissées par son oreiller et toujours avec ce visage doux de bébé. Elle tenait dans une main son doudou et dans l'autre la petite boule bleue en résine.

« Maman c'est quoi ça ? Je l'ai trouvée hier dans un carton.

J'esquissais un sourire, tirais une chaise pour qu'elle s'assoit.

« C'est une longue histoire, assieds-toi je vais te la raconter. »